

Pétrichor, Laura Coët (26.06.1999)

Une silhouette se mouvait dans le reflet des flaques.

Le ciel couvert de nuages noirs pleurait sur le monde d'en bas. L'eau ruisselait sur les pierres et sépultures de marbre gris. Dans les allées vides, un vieil homme s'arrêta finalement pour déposer un bouquet de lys blancs sous le portrait de son épouse. La tombe sombre et pâle était régulièrement parée de superbes compositions de couleurs chatoyantes, amenant la vie parmi la pierre.

Il lui rendait visite chaque semaine depuis ces trois derniers mois. Elle avait été l'amour de sa vie, sa partenaire quotidienne et sa meilleure amie, et elle lui manquait chaque seconde depuis.

C'est sans nul doute ce grand vide et ce chagrin qui l'attira à lui. Mais quand tous ceux que l'on a connus et chéris nous ont quittés, il reste peu de place en notre coeur pour des personnes nouvelles.

La solitude était pesante. L'absence laissait place au silence. Chaque matin, il s'attendait à la retrouver dans le jardin, à arroser ses fleurs comme à son habitude. Chaque jour, il faisait cuire deux omelettes, oubliant presque qu'il n'en fallait maintenant plus qu'une. Puis un jour, quand il revint de la boulangerie, il retrouva le linge étendu sur la corde trempée par la pluie, et il se demanda pourquoi elle ne l'avait pas rentré. Et un soir, il s'effondra quand il fut frappé par l'oubli. L'oubli du son de sa voix, de son rire.

Elle commençait à disparaître. Et à cette pensée, il fondit en larmes. La mémoire était la seule chose qui lui restait, et il était en train de la perdre elle aussi.

Il se souviendra pourtant ce soir-là de l'odeur qui régnait, et de ce sentiment qui le rongait.

L'odeur de l'air après la pluie et un désespoir qu'il n'avait jamais autant éprouvé qu'à cet instant. Il aurait voulu mourir. Et il aurait juré, cédant à la fatigue, que quelque chose s'était blotti contre lui.

Les jours suivants se ressemblèrent tous. La vie elle-même semblait morne. Il ne se donnait plus la peine de sortir, de changer d'habits, ni même de ramasser le courrier. Mais le vide qui pesait se trouvait moins chez lui qu'en son être car, dans la maison, une nouvelle présence était née.

Il avait l'impression de ne plus tout-à-fait être seul, que quelque chose se déplaçait autour de lui. Il y avait des craquements étranges dans le bois du parquet, dans les murs, cette odeur aussi de pétrichor qui ne s'était jamais dissipée, et ce bruit de respiration dans le calme de la nuit.

Il n'y prêta d'abord pas attention, mais il se mit pourtant à parler seul. Ou plutôt, avec elle.

Cette présence. Ce n'était d'abord que des pensées qu'il laissait échapper pour briser le silence pesant, puis il se mit progressivement à lui faire la conversation. Il lui racontait des souvenirs qui lui revenaient en mémoire, des choses qu'aurait dit ou fait son épouse si elle avait encore été là, et toute pensée qui lui venait à l'esprit. Il parlait seul toute la journée, comme s'il conversait avec les murs de la maison.

Sans s'en apercevoir, il avait développé la ferme conviction qu'un compagnon l'avait rejoint, qu'on l'écoutait et qu'on veillait sur lui. Il en fut persuadé lorsqu'il retrouva les fruits de son panier garni à moitié dévorés. Il cessa de jeter la deuxième omelette qu'il ne pouvait s'empêcher de faire chaque matin, et la laissa errer à table, jusqu'à en retrouver le plat vide. Et il retourna au marché. Il ne l'avait pas fait depuis qu'Aimée l'avait quitté, et on le surprit de bonne humeur, heureux de revoir le soleil et de faire ses courses pour son nouvel ami. Il discutait à nouveau avec les marchands qui s'étonnaient de le revoir, et riait même avec ceux qu'il avait connus auparavant.

On ne l'avait pas revu depuis si longtemps, et l'on aurait dit qu'il reprenait subitement vie.

Il s'occupait du jardin qu'avait fait naître son épouse d'un air gauche, et discutait avec son ami : « Si elle voyait ce que je fais de ses fleurs, elle rouspéterait, oh oui ! » Il ria de bon coeur. « Je n'ai jamais eu la main verte moi ! » Et alors qu'il souriait en l'imaginant s'agiter avec l'arrosoir pour le sermonner, il entendit un ronronnement rauque près de lui. En se retournant, il découvrit alors sur sa

gauche une herbe s'aplatissant, remuée sous un poids invisible : il se roulait dans l'herbe avec bonheur. Le vieillard contempla la créature invisible quelques instants, avec une joie qu'il avait semblé avoir oublié. Les lueurs dorées du soleil couchant semblaient déposer sur lui quelques reflets translucides. Avec le temps, il avait appris à deviner sa silhouette, presque imperceptible avec ce camouflage. Alors après une légère hésitation, le vieillard tendit une main douce vers l'animal. À son contact, la créature craintive fit un bond et s'éloigna hors de portée. Le vieillard prit une voix douce pour l'apaiser, et finit par fermer les yeux, confiant, bras et paumes ouverts.

Il attendit ainsi quelques minutes, le temps de le mettre en confiance, scrutant le moindre bruit autour de lui. Puis il sentit une truffe humide renifler sa main avec méfiance, puis son visage, et il posa doucement une main contre son pelage. Il était doux, et volumineux. L'animal se laissa caresser ainsi, et se blottit même contre ses jambes, déposant sa tête contre son cou. Ils restèrent ainsi un moment, enlacés, avant que le vieillard ne tente d'entrouvrir le yeux. La première chose qu'il vit furent ses yeux, d'un terre brûlée profond, à la pupille fendue en quatre, et d'un regard intelligent. Il fixait le vieil homme droit dans les yeux, la tête rejetée en arrière pour le voir tandis qu'il était blotti contre sa poitrine. Puis il découvrit sa truffe, d'un bleu marin sombre, et humide, ornée de longues moustaches. Sa tête était légèrement allongée, quoiqu'à la forme ronde à l'instar des panthères, ornée de longues oreilles poilues. Ses pattes avant étaient faites de doigts griffus qu'il utilisait comme le ferait un gorille, s'appuyant sur les phalanges pour marcher, et ouvrant la main pour saisir des choses. Ses pattes arrière cependant, étaient dotées de gros coussinets.

Pétrichor, comme il l'avait nommé, était la douceur de sa vie, la paix apportée. Son aide ménagère, qui passait quelques heures par semaine le prenait pour fou.

« Un ami imaginaire, à votre âge ! » lui avait-elle dit le jour où il l'avait empêché de nettoyer les couvertures sur lesquelles il était couché. Il avait beau lui expliquer la façon dont son pelage reflétait la lumière pour paraître invisible, elle n'en démordait pas. Cela n'avait pas d'importance.

Lui savait qu'il était là, et cette pensée le rassurait. Il était comme le son de la pluie sur les vitres, comme l'eau ruisselant sur les joues et les houles dans les flaques. Apaisant, mélancolique. Il l'aimait.

Il pleuvait ce jour-là.

L'homme lâcha subitement sa fourchette, menant une main à sa poitrine, l'expression raidie par la douleur. Il essayait de se lever lorsqu'il tomba au sol, inerte. Pétrichor courut à lui, gémissant, secouant le visage du vieillard avec sa truffe, lorsque la porte d'entrée s'ouvrit. La ménagère qui avait oublié son portable poussa un cri d'effroi en le voyant ainsi.

Aux urgences, à peine conscient, il implora la jeune femme de l'amener à lui, de ne pas le laisser seul. Il voulait revoir son compagnon avant de partir. Elle tenta de lui faire entendre raison, mais il insista, la supplia. Devant cette détresse, elle soupira. Elle revînt quelques heures plus tard, le visage blême. Là-bas, elle l'avait entendu gémir. Elle avait vu ses empreintes pleines de boue sur le sol.

Elle avait deviné sa silhouette. Comme s'il l'avait su, il l'avait suivi jusqu'à la chambre et accouru vers le vieil homme en le voyant. Celui-ci poussa un faible cri de joie et lui ouvrit grand les bras.

Durant ses dernières heures, Pétrichor était resté couché-là, la tête posée sur sa poitrine, visible à ses yeux, tandis que le vieil homme caressait doucement son pelage. Il n'avait plus peur.

« Merci. »

Après ce dernier soupir, la pluie cessa.

Il n'en resta que l'odeur.